cela était-il quelque mérite à l'homme qui s'efforçait d'être utile?

Estelle n'avait jamais eu de préjugés aristocratiques; sa mère, qui appartenait à la noblesse, avait épousé un simple roturier; Mme de Poirey ne professait aucune opinion hors une parfaite soumission aux convenances; la jeune fille s'était fait à elle-même une petite philosophie, en voyant se souvent les noms et les origines les plus diverses obtenir des amitiés et des récompenses égales: le baron dont Mme Montelar avait classé Benoist à un degré inférieur lui parut [illegible] injuste et souleva en elle une courte révolte.

Son bon cœur et sa raison lui prouvèrent presque aussitôt que la vieille dame n'y avait mis aucune malice; son affection n'en reçut aucune atteinte, mais elle sentit en elle-même un grand désir de dédommager la victime inconsciente de cette petite humiliation ignorée, et l'estime qu'elle avait pour le jeune homme s'en trouva subitement augmentée.

Mme Montelar avait invité Benoist à venir le soir, quand bon lui semblerait. Il se présenta un dimanche, mais il se sentit si complètement étranger aux hôtes présents qu'il s'en trouva gêné, mal à l'aise. Estelle vint s'asseoir à côté de lui et causer; soudain il s'avisa qu'on les regardait, et une rougeur brûlante couvrit son mâle visage. Aurait-il trahi par quelque imprudence le secret qu'il osait à peine s'avouer à lui-même? Ces êtres froids, indifférents, sinon hostiles, s'étaient-ils aperçus qu'il aimait follement la veuve de Raymond de Beaurand?

Cette pensée devint si intolérable qu'il en fut pour ainsi dire paralysé. Estelle, surprise de ne pas le voir répondre, le regardait plus attentivement; il se crut découvert; prétextant une affaire importante, il s'excusa et sortit.

L'esprit de Benoist était dans un trouble indescriptible. Depuis qu'il avait fait la paix avec Estelle et avec lui-même, depuis surtout que sa mère lui avait parlé avec une si entière confiance, il avait laissé s'endormir les soucis de son âme. Une sorte de paresse morale s'était emparée de lui; il avait laissé s'engourdir les pensées cuisantes, les inquiétudes qui apportent l'insomnie, et n'avait plus vécu qu'au jour le jour, prenant chaque matin ce que la vie voulait bien lui apporter.

Dans toute passion, comme dans toute tempête, il se présente de ces accalmies où l'orage semble terminé; on ne s'inquiète plus de ce qui vous dévorait la veille; les chagrins les plus cuisants, les scrupules de conscience les plus aigus se sont apaisés; on croirait volontiers qu'ils n'ont jamais existé. C'est ainsi que vivait Benoist depuis quelques mois; le regard curieux de quelques vieilles femmes le rejeta subitement dans un océan de perplexités douloureuses.

D'abord, avant tout, il fallait cacher à tous les yeux cet amour absurde, insensé.

Aveuglée par son amour de mère, Mme Benoist avait pu lui parler de mariage: dans le moment, il avait trouvé cela tout naturel; mais ici, dans l'hôtel de Beaurand, Estelle lui apparaissait sous un autre jour.

Une sorte de frayeur instinctive et secrète l'avait souvent éloigné de son amour; la veuve de Raymond devait être sacrée pour lui: n'y avait-il pas une sorte de sacrilège à aimer la femme de son ami, lorsque si peu de temps encore avait passé sur son veuvage? Que penserait Estelle si elle savait que Benoist l'avait aimée presque dès le premier jour? même alors qu'il la croyait coupable!.... N'en serait-elle pas indignée? Plus tard, oui.... ce serait différent.... et encore fallait-il que, suivant la condition expresse posée par sa mère, il pût amener aux Pressoirs une femme purifiée de tous les soupçons!

Descendant au fond de lui-même, Théodore s'aperçut alors pour la première fois que ses préventions contre Estelle n'avaient pas été dictées, comme il le croyait, par un concours fâcheux de circonstances et par son amitié pour son frère d'armes, mais bien par une sorte de jalousie, un instinct de colère et de rancune, venus d'un amour inconscient, inavouable, pour celle qu'avait choisie Raymond.

—Je l'ai aimée de tout temps, se dit-il; si Beaurand avait vécu, je l'aurais haïe de tout l'amour qu'elle lui aurait porté.... Mais elle ne l'aimait pas....

Une lueur divine éclaira l'ombre où se débattait la conscience du jeune homme. Elle n'aimait pas Raymond, il le lui avait dit, et le destin avait voulu qu'elle demeurât veuve et vierge, l'âme blanche, sans souvenirs, sans contraintes, innocente et calomniée, libre de choisir celui qui saurait se faire aimer d'elle....

L'image d'Estelle se présenta à son esprit dans sa pureté immaculée, comme la Vierge apparaissant aux saints du désert; touché jusqu'au fond de l'âme, il fut tenté de joindre les mains devant cette figure sereine en lui demandant pardon de tant d'erreurs, tant d'offenses, de celles qu'elle connaissait comme de celles qu'elle n'avait pas soupçonnées. Puis la vision s'effaça et Benoist se retrouva devant la réalité: il adorait une femme riche, appartenant à l'aristocratie, et qui, sans nul doute, ne se soucierait pas de lui; une femme stigmatisée par l'opinion, que sa mère, à lui, n'admettrait jamais à son foyer sans que la vérité se fût fait jour, et il sentit retomber sur sa tête le poids de l'existence, pareil au couvercle d'un cercueil.

Une idée tout à fait nouvelle pour lui se glissa alors dans son âme. Jusque-là, il n'avait vu en Raymond qu'une victime; pour la première fois, il se demanda si le malheureux n'était pas coupable? En disparaissant brusquement de la scène du monde, il [illegible] à une multitude de devoirs dont le premier était d'assurer à sa femme une situation digne d'elle. La folie seule aurait tout excusé, comme il l'avait dit; mais Raymond n'était pas fou; jamais il n'avait été plus maître de lui dans sa pensée et dans son langage que dans leur dernier entretien.

Une colère sourde, profonde, bouillonna lentement dans le cœur de Benoist. Son seul ami avait trahi l'amitié, trahi l'amour, trahi l'honneur en quittant la vie sans laisser un mot qui pût expliquer sa disparition; il avait agi comme un lâche......lâche....

Benoist, seul dans sa chambre, qu'il parcourait fiévreusement, se prit la tête entre les mains et implora la pitié de son ami mort.

—Je suis un misérable! lui dit-il; mais pardonne-moi, car je souffre cruellement! Voilà que je t'injurie, parce que j'ai le malheur d'aimer ta femme!

XXIII

Mme de Beaurand, assise à son bureau, un matin, vers dix heures, revisait les comptes du mois. Novice encore à cet exercice, elle y apportait une ferveur et une conscience de néophyte; les moindres détails étaient explorés et vérifiés comme des affaires d'Etat.

—Quel malheur! pensa-t-elle en s'arrêtant au milieu d'une colonne de chiffres, quel malheur, en vérité, d'être si riche! Ne sachant que faire de son argent, on le dépense en choses inutiles! Ce grand hôtel, ce peuple de domestiques, ces chevaux dans les écuries, à quoi tout cela sert-il? Ne serait-on pas aussi heureux dans une maison modeste, moins grande, avec un personnel plus restreint et des équipages moins somptueux?

Elle se rappela au même instant une apparition joyeuse rencontrée un jour sur une route de Bourgogne, près du château de Poirey. C'était une petite charrette anglaise, attelée d'un poney rapide, à tous crins, harnaché avec goût de cuir fauve et d'argent. Un jeune homme tenait les rênes; sa femme, toute mignonne, presque enfant, riait en le regardant. Ils avaient passé si rapidement qu'Estelle n'aurait pu les reconnaître une autre fois. En fallait-il davantage pour être heureux?

On pouvait, avec l'argent des Brunaire et des Beaurand combinés, acheter beaucoup de poneys, de harnais et de charrettes; mais les rires que le vent emportait sur les champs de blé mûr, l'insouciance et l'amour, où les prendre?

Estelle sentit une mélancolie profonde l'envelopper comme un filet: sa vie semblait fermée de toutes parts. Elle était jeune et elle avait été gaie—mais à quoi bon la jeunesse si l'on vit en vieillards, à quoi bon la gaieté native si l'on est condamné à la solitude éternelle? Qui l'aimerait? Qui voudrait l'épouser?

Une rougeur subite anima son visage, et elle reprit son addition du haut de la colonne, en se pressant, comme si les chiffres ne pouvaient pas attendre. La porte de son petit salon s'ouvrit; elle n'y prit point garde, supposant à cette heure matinale que c'était la femme de chambre, venue pour ranger; soudain, deux petites mains gantées couvrirent ses yeux et une fine odeur de violettes flotta autour d'elle.

—Qui? dit une voix rieusement déguisée.

—Toi, Odette? ma mignonne! fit Estelle joyeusement surprise; si à bon matin? D'où viens-tu?

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent et s'assirent côte à côte sur un étroit canapé, les mains enlacées. La nouvelle mariée, toute rose sous sa toque et sa voilette, regarda son ex-petite mère et lui dit avec admiration:

—Comme tu es belle! Bien plus belle qu'autrefois!

—Et toi! fit Estelle en souriant, tu es toute changée, tu es jolie comme un cœur et tu es grande!

—Oh! moi, c'est le bonheur, fit étourdiment la jeune femme. Nous avons été partout, à Rome, à Florence, à Venise.. à Arles et à Dijon, dans le château de mes beaux parents. Là, par exemple, ce n'est pas gai, en hiver.... "Mon mari" était avec moi, heureusement!

Elle prononçait "mon mari" avec une gravité comique et tendre qui donnait à Estelle envie de rire et de pleurer.

—Il est charmant, mon mari! reprit-elle, il m'adore....

—Et toi?

—Moi aussi, naturellement! Seulement, je ne le lui dis pas.... Mais je vois bien qu'il le sait tout de même. Il est si malin!

Elle pouffa de rire et regarda autour d'elle.

—C'est joli chez toi, c'est plus beau que chez nous; [illegible], on y est bien tout de même. Tu sais, mon mari, il est jeune, il a vingt-sept ans; il est très beau dans son uniforme de lieutenant de hussards; c'est bien joli, l'uniforme des hussards. Je me ferai faire une robe en drap bleu, de ce bleu-là, avec des brandebourgs noirs.... comme une cantinière! pour porter les couleurs du régiment. Il va passer..., nous demeurerons à Paris.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes revenus? demanda Estelle, troublée sans savoir pourquoi.

—Hier. Maman nous attendait à la gare avec papa; nous dînons chez eux ce soir. A peine levé, ce matin, Hubert a couru à la Place; tu sais ce que c'est, toi, la Place? Moi je n'ai pas osé lui demander. Je lui ai fait tant de questions que maintenant j'ai honte! Il prétend que je lui en ai fait de très drôles! Moi, je ne sais pas.... je lui ai demandé tout ce qui me passait par la tête; il en riait comme un fou.... A présent, je suis plus prudente; je tâche de m'informer ailleurs. Donc il est allé à la Place, et moi, pendant ce temps-là, je suis venue te voir. Ma sœur est en Espagne avec son mari; ils y gèlent! C'est bien fait. Je n'aime pas mon beau-frère: il est pédant—et, entre nous, je le crois d'un bête, mais d'un bête!.... Il aura du fil à retordre avec ma sœur!

Estelle écoutait en souriant ce flux de paroles, entrecoupées de rires enfantins; cette joie innocente, cette confiance dans le mariage, dans l'amour, dans la vie, lui ouvraient une fenêtre sur l'espace ensoleillé. De la prison où, depuis dix mois, elle était enfermée, il lui semblait voir se dérouler à perte de vue des plaines verdoyantes, peuplées d'êtres heureux. Sa bonne nature, l'exquise tendresse dont elle était douée, l'empêchait d'éprouver la moindre jalousie d'un bonheur qui n'était pas fait pour elle; la joie d'entendre jaser son ancienne "petite fille" lui donnait un air maternel, touchant sur son visage. Elle caresse de la main les cheveux dorés qu'elle avait lissés tant de fois. Qui lui eût dit alors que ce temps d'étude et de contrainte lui apparaîtrait si doux et si regrettable, dix mois après son mariage?

—A ton tour, fit la petite mariée en appliquant un nouveau baiser sur la joue d'Estelle. Tiens, voilà un bouquet de violettes que j'ai acheté pour toi. Figure-toi, je suis venue à pied! à pied, toute seule, sans femme de chambre! moi qui n'avais jamais mis seulement le bout de mon nez dehors sans être accompagnée! Et c'est joliment amusant! Est-ce que tu sors seule à pied, toi?

—Non, dit Estelle en songeant qu'elle n'avait pas même souhaité user de ce privilège. Mais moi, c'est différent.

—Oui.... c'est vrai.... fit Odette en regardant le deuil encore austère de son amie. Elle hésita un peu, puis continua: —Dis-moi, Estelle, est-ce que c'est vrai ce qu'on raconte?

—Quoi donc, ma chérie? répondit Mme de Beaurand, dont le cœur battait péniblement.

—Que ton mari s'est tué le jour de ton mariage?

—C'est vrai.

—En revenant de l'église?

—A peu près: quand vous avez été parties.

—Tu ne sais pas pourquoi?

—Non.

La petite Mme d'Aumeye resta perplexe.

—Tu sais qu'on parle très mal de toi? fit-elle comme à regret.

—Je le sais.

—Moi je ne l'ai jamais cru, ajouta-t-elle avec vivacité; je t'aime toujours, ma petite mère!

Un baiser ponctua cette phrase; puis Odette, tournant et retournant son manchon, dit sans regarder son amie:

—Mais alors, c'est comme si tu n'avais pas été mariée?

—A peu près! répondit Mme de Beaurand.

—Pauvre Estelle! tu n'as eu que les chagrins.... Si je perdais Hubert.... oh!

Elle frissonna, et son petit minois devint tout pâle.

—Alors tu es heureuse? reprit Estelle, pour changer le cours de ses pensées.

—Heureuse? Le paradis! Voilà ce que c'est que le mariage! Je ne sais pas si ma sœur est du même avis! Je doute que son pointilleux bonhomme de mari.... il est chauve, tu sais? avec des favoris. Il a l'air d'un notaire.... un notaire qui ne serait pas fort! Mais il a de l'argent; il est bien plus riche que nous! C'est un vigneron, un vigneron de Bourgogne, [illegible] dire: "Moi, je suis vigneron...." [illegible] On l'entendrait de l'arc de l'Etoile! C'est très bien porté d'être vigneron en Bourgogne. Moi, j'aime mieux les hussards! Il faut que je me sauve. Pense un peu, si mon mari rentrait et trouvait madame absente! Personne ne sait où je suis....

—Tu le lui diras? fit Estelle, soudain devenue grave.

—Oui, oui, fit légèrement la jeune femme. Mon déjeuner est commandé; j'espère que la cuisinière n'aura pas mis les œufs à la coque dans l'eau avant mon arrivée. Te rappelles-tu, au couvent? Il y avait une élève qui n'avait jamais pu manger autre chose que des œufs durs, parce que la cuisinière de sa mère mettait son point d'honneur à être toujours exacte. Au revoir, ma petite mère! A bientôt. Je vais prendre une voiture. Ce sera très amusant. Je n'ai jamais de ma vie payé un cocher. Est-ce que j'aurais perdu mon portemonnaie? Non, le voilà!

Elle fouillait dans sa poche avec une anxiété comique. Sur le seuil, elle se redressa et promena un regard circulaire sur le salon.

—Pauvre Estelle.... toujours seule!.. Je mourrais de chagrin si j'étais seule à présent.... Mais toi, tu n'as pas eu de mari du tout.... Etre mariée deux ou trois heures, cela ne compte pas! Et il était mort quand tu l'as vu?

—Oui, fit gravement Estelle.

—C'est horrible! et ne pas savoir.... Il était fou, n'est-ce pas?

—Je l'espère! répondit la veuve, mais la jeune femme ne l'entendit pas.

Quand sa petite amie l'eut quittée, elle rentra dans le salon embaumé de violettes; toujours seule, en effet; mariée deux ou trois heures, cela ne comptait pas! Quelle vie manquée que la sienne!

Elle revint vers son bureau à pas lents et reprit son cahier de comptes. L'addition commencée semblait vouloir s'obstiner à ne pas se laisser terminer; la pensée rebelle de la jeune femme ne pouvait s'arrêter aux chiffres, et s'envolait à la suite d'Odette, dans le petit appartement tapissé de frais, élégant et paré comme une corbeille de mariage, où un lieutenant de hussards allait la rejoindre.... Elle le voyait entrer, les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes; il riait de la voir ébouriffée de sa course matinale; sur la table de la salle à manger, il y avait un bouquet, apporté par le mari; l'eau et le vin brillaient dans les carafes, sous un rayon de soleil qui justement venait de percer les nuages; ils s'asseyaient tous deux en riant devant des coquetiers [illegible] d'œufs durs,...., et de rire encore....

Repoussant le livre de comptes, Estelle posa ses deux bras sur la table, enfouit sa tête dedans, comme un petit enfant désespéré, et pleura à chaudes larmes.

XXIV

Le service commémoratif du capitaine de Beaurand fut célébré, au bout de l'année, en grande pompe à l'église Sainte-Clotilde; Mme Montelar avait mis une obstination de malade à [illegible] toutes ses anciennes relations, malgré les timides observations d'Estelle, et elle voulut y faire acte de présence, en dépit de tout ce que pourrait lui dire son amie.

—C'est mon neveu, presque mon fils; je lui dois cette dernière preuve de tendresse.

[illegible]

chaise, de l'air ennuyé d'un homme condamné à une inévitable corvée.

Mue d'une secrète inquiétude, Benoist observait les visages et les maintiens; [illegible] dans cette assistance indifférente; il tendait l'oreille, jusqu'à se fatiguer, vainement, pour recueillir quelques bribes de propos. Enfin l'absoute fut donnée et il s'approcha de Mme Montelar pour lui demander la permission de la mettre en voiture, pendant que le vieux parent recevrait, s'il y avait lieu, les salutations d'une compagnie déjà aux trois quarts dispersée.

La vieille dame le remercia dignement mais au lieu de se laisser accompagner par lui, elle suivit le maître des cérémonies et se plaça près de la grande porte.

—Ma tante! fit Estelle, je vous en supplie, allons-nous-en.

Mme Montelar fit un geste de refus dédaigneux et resta immobile.

Pendant le défilé, qui fut court, elle se tint la tête droite, comptant les amis présents, mais bien plutôt les absents avec une amertume hautaine. Tous les regards s'attachaient sur ces deux femmes si belles et si imposantes toutes les deux; un chuchotement à voix basse autour d'elles. Estelle souffrait le martyre, mais n'en témoignait rien. Enfin les derniers curieux sortirent; le vieux parent s'approcha de Mme Montelar, qui lui dit à demi-voix, sous le porche tendu de noir:

—Je vous remercie, mon cousin.

Une jeune fille du peuple, tout près d'elle, prononça ces paroles:

—C'est-il la vieille ou la jeune, dis maman, celle qui a tué son mari?

La voix avait résonné comme un timbre de métal le long des piliers sonores: tous ceux qui étaient dispersés sur les marches se retournèrent pour voir. Benoist, d'un geste violent, avait saisi le bras de la fillette et l'avait écartée avec un mot rude. Il revint rapidement vers les deux femmes. Mme Montelar s'était accrochée au bras de son parent; Estelle seule regardait avec une inexprimable douleur l'inconsciente qui venait de lui infliger la plus cruelle injure....

—Prenez mon bras, madame, dit Théodore à voix haute.

Joignant le geste aux paroles, il entraîna jusqu'à la voiture la jeune femme que ses forces abandonnaient.

—Montez, mon cousin; montez, monsieur, dit Mme de Montelar aux deux hommes qui les avaient accompagnées.

Le silence régna dans le landau pendant le trajet très court de Saint-Thomas-d'Aquin à l'hôtel de Beaurand. Mme Montelar monta les degrés du perron et entra dans le salon du rez-de-chaussée; Benoist, qui avait repris le bras d'Estelle, la conduisit à un fauteuil.

—Mes amis, dit la vieille femme en luttant contre la faiblesse, je vous remercie.... j'ai eu tort....

Ses yeux se fermèrent et elle perdit connaissance.

Estelle recouvra ses forces sur-le-champ; un danger réel la trouvait toujours prête à lui faire face. Mme Montelar fut portée sur son lit et ranimée. Son médecin, qui ne l'avait vue sortir qu'avec une extrême répugnance, arriva au même instant, pour savoir comment elle aurait supporté cette épreuve; il ordonna le silence et le repos absolus, [illegible] où les deux hommes attendaient son retour. Le vieux parent, après quelques paroles banales, s'en retourna à ses plaisirs ou à ses habitudes. Benoist était resté debout, prêt à partir.

—Monsieur, dit Estelle, pouvez-vous me donner un moment?

—Je suis entièrement à vos ordres, madame, répondit-il.

—Alors, veuillez me suivre.

Elle le précéda jusqu'à la chambre de Raymond, où elle entra avec lui.

—C'est ici, monsieur, lui dit-elle, où personne ne peut nous entendre ni nous troubler, que je peux vous supplier de me répondre. Après l'insulte que je viens de subir, il n'est rien qui me coûte pour rechercher la vérité. Vous êtes la dernière personne avec laquelle mon mari ait parlé confidentiellement; au nom de l'honneur, dites-moi quel a été votre dernier entretien avec Raymond.

Les sourcils de Benoist se froncèrent. Jamais il ne s'était trouvé dans une situation aussi délicate. Cependant, ainsi adjuré, il ne pouvait que se rendre.

—Puisque vous l'exigez, madame, dit-il, je vous obéirai. Dans cet entretien, en effet confidentiel, mon ami de Beaurand m'a confessé la tendresse absolue qu'il ressentait pour vous; il l'a fait en des termes que je n'ai pas le droit de répéter, mais qui prouvaient une passion sans bornes.

Le visage d'Estelle, ordinairement pâle, s'était couvert d'une rougeur ardente; elle attendit la suite sans lever les yeux. Benoist s'était arrêté.

—Et puis? fit-elle, voyant qu'il ne parlait plus.

—Ensuite, il a exprimé le vœu de voir un jour cette tendresse partagée.

—J'avais pour lui beaucoup d'affection, dit Estelle.

—Il ne l'ignorait pas et vous en savait gré; mais cette affection, m'a-t-il dit, n'était pas celle qu'il espérait vous inspirer plus tard.

Le rose brûlant quitta les joues de la jeune femme, qui redevenait mate.

—Et ensuite? fit-elle avec effort.

—Il m'a parlé longuement de son père, reprit Théodore avec un visible embarras, de sa fin tragique et mystérieuse.... La pensée de cette mort mal expliquée le hantait évidemment, et a dû être pour quelque chose dans l'acte qui a terminé sa vie.

—Vous croyez?

—Je n'en doute pas: le même genre de mort, un coup de feu dans le côté gauche.... Il aura cédé à l'obsession....

Estelle fit tout à coup un pas vers la cheminée.

—Mais mon portrait, monsieur, dit-elle avec une véhémence que Benoist ne lui avait jamais connue, mon portrait déchiré, outragé, comme je suis moi-même outragée et déchirée chaque jour! Est-ce aussi sous une impulsion occulte que M. de Beaurand l'a détruit? Ou bien est-ce une haine aveugle, un coup de folie, une jalousie....

Elle s'arrêta; ce mot échappé à ses lèvres provoqua une nouvelle rougeur qui envahit jusqu'à son front pour redescendre aussitôt. Benoist s'était troublé comme elle.

—Une jalousie? reprit la jeune femme. Et de quoi, grand Dieu! et de qui? Je suis sortie du couvent à dix-huit ans; jusque-là je n'avais vu personne que les amis de la famille de Poirey, des amis de vacances, ceux qu'une mère prudente choisit pour inviter pendant qu'elle a ses filles à la maison, ceux qui n'ont rien de nature à exciter l'imagination de petites pensionnaires! Et dans le monde, ai-je rencontré un seul homme capable de m'inspirer quelque intérêt? Vous savez comment on nous mène, nous autres, demoiselles à marier? On ne nous laisse voir que les prétendants choisis pour nous par des mains vigilantes.... Raymond seul, de tous ceux que je rencontrais, avait des qualités sérieuses, capables d'inspirer l'estime et l'affection....

Elle hésita et lutta un instant, et soudain laissa échapper l'aveu qu'attendait Benoist.

—Malgré cela, je ne l'aimais pas!... non, je n'avais pas d'amour pour lui! C'était plutôt de la pitié.

Elle inclina sa tête [illegible], et reprit sur-le-champ:

—De la pitié, parce que je sentais vaguement que jamais je ne pourrais l'aimer comme il le souhaitait, et c'est vrai, monsieur, ajouta-t-elle en relevant le front et en regardant Benoist, je l'ai pleuré, mais je ne l'avais pas aimé.

Que lut-elle dans les yeux qui suivaient chaque mouvement de ses lèvres? Etait-ce le triomphe, la joie ou la prière? Elle resta immobile, envahie par une sensation délicieuse, qui lui ôtait la force et le désir de parler, interdite, certaine pourtant qu'une porte de sa destinée venait d'être franchie et qu'elle ne pourrait plus retourner en arrière après ce jour.

—Madame, dit lentement Benoist, vous m'avez demandé une entière franchise, je vous ai obéi. Permettez-moi à mon tour une question respectueuse.

Elle ne refusait pas; il continua.

—Vous me disiez, il y a quelque temps, que vous iriez vivre plus tard dans la solitude, sous votre nom de jeune fille.... Est-ce donc le mariage qui vous inspire une répugnance sans appel?

Estelle ne répondit pas.

—Ne pensez-vous pas qu'une union véritable, basée sur une affection éprouvée en vous donnant un appui, vous permettrait d'être heureuse et d'être bonne à la fois?

—Eh! monsieur, s'écria la jeune femme avec le même élan qui l'avait surpris tout à l'heure, puis-je apporter à un homme le fardeau qui m'écrase? Quel homme l'accepterait? Et, s'il l'acceptait, serais-je assez lâche pour le lui imposer? [illegible] m'outrage sans savoir mon nom, vous l'avez vu! Et j'exposerais un homme de bien à partager son humiliation, à se battre, peut-être, pour les salons? Ah! monsieur, c'est assez qu'un homme soit mort pour m'avoir aimée......

Elle détourna son visage enflammé et [illegible] ses larmes, aussitôt essuyées.

—Tant que le mystère ne sera pas éclairci, dit-elle, je porterai seule l'opprobre que je n'ai pas mérité. Vous m'avez parlé comme un ami; pour cela et pour l'appui que vous m'avez prêté aujourd'hui, je vous remercie.

Il s'inclina en silence. Tous deux, sans ajouter un mot, sortirent de la chambre et se séparèrent.

XXV

Mme Montelar avait reçu le coup mortel; forte dans ses instincts et ses résolutions généreuses, faible dans les difficultés d'une lutte sans cesse recommencée, elle avait tenu tête de son mieux à l'agression, mais le ressort qui la soutenait artificiellement avait été brisé dans le dernier choc.

Elle soutint encore pendant quelques jours son rôle de protectrice, faisant écrire par Estelle des billets à des amis pour les appeler près d'elle, s'habillant ou plutôt se laissant habiller pour recevoir encore ceux qu'elle avait convoqués, et témoignant ostensiblement à sa nièce une affection, une estime dont elle n'avait jamais été prodigue envers personne.

Cet effort, où s'usaient les dernières ressources de son corps et de son âme, lui donnait une fièvre continue; les yeux ardents et vifs, creusés, cernés de noir, elle n'était plus que l'ombre de la belle Mme Montelar. Estelle, touchée jusqu'aux larmes, l'entourait de soins et de caresses filiales. Chacune d'elles feignait le calme et même la gaieté pour tromper l'autre, et, sachant bien qu'elle n'y réussirait pas, jouait cependant la douloureuse comédie de la confiance.

Un matin, vers onze heures, Mme de Beaurand, en précédant la femme de chambre qui apportait sur un plateau le déjeuner de sa maîtresse, trouva sa tante étendue sur la chaise-longue, dans un état d'atonie et d'épuisement complets. Les yeux n'avaient plus d'éclat, les traits plus d'expression; les mains molles pendaient inertes le long du corps abandonné.

—Ma chère tante, dit Estelle en s'agenouillant près d'elle très effrayée, me voyez-vous, m'entendez-vous?

La malade fit un faible geste; la jeune femme se releva et lui donna une cuillerée de cordial, puis envoya aussitôt chercher le médecin et revint près de la chaise-longue.

Mme Montelar, sans pouvoir encore parler, respirait plus librement; ses yeux exprimaient l'intelligence et la tendresse. Spontanément, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Estelle courut au bureau écrire à Benoist ces quatre mots: "Venez tout de suite," signa de son nom et fit porter le billet à l'adresse du jeune homme.

Le docteur vint le premier et donna peu d'espoir: la vie était usée, la lampe s'éteignait; la mort ne serait pas douloureuse, mais pouvait survenir d'un moment à l'autre. Lorsque Estelle, qui l'avait accompagné, rentra dans la chambre, Mme Montelar l'appela des yeux.

—Il a dit que je vais mourir? fit-elle d'une voix très claire, mais faible comme un filet de cristal. Estelle, doucement....

—Je vous en supplie, ne vous fatiguez pas, ma chère tante, implora la jeune femme.

—Ecoutez-moi! fit la mourante avec un peu d'impatience. Je vous ai tout donné, tout ce que j'avais.... je ne peux pas vous donner des amis.... Je n'en ai plus! Vous serez toute seule.... mais je suis sûre de vous, vous serez brave! Vous êtes une Beaurand, vous... une vraie Beaurand, comme moi!

Elle avait posé sa main droite sur le front de sa nièce; le poids de cette main rejetait en arrière ce beau visage empreint d'une résignation fière; les yeux noirs de Mme Montelar plongeaient dans les yeux noirs d'Estelle, voilés de larmes et pleins de tendresse émue. Elle semblait scruter l'âme de la jeune femme dans ce long regard qu'une conscience [illegible] pouvait seule supporter.

—Voilà comme j'étais, dit la mourante avec un peu d'égarement; la vie m'a usée.... usée.... Vous êtes jeune, vous.... vous lutterez aussi.... une vraie Beaurand, oui.... une vraie....

Tout à coup son regard s'anima; elle attira à elle le visage qu'elle examinait si attentivement et le consulta de plus près encore; une expression étrange, inquiète, tira tous ses traits, pendant qu'un rose vif montait à ses joues. Par deux fois, elle voulut exprimer une pensée qui tourmentait son cerveau lassé et elle ne put la formuler en paroles; puis sa main tomba, son visage pâlit, elle poussa un soupir, ferma les yeux et resta immobile.

Estelle eut peur et se pencha sur elle; alors Mme Montelar parla lentement, les yeux fermés:

—Mon mari.... puis mon frère.... puis Raymond.... J'ai tout perdu de ce que j'aimais.... Vous êtes venue, et je m'en vais.... Pauvre fille!

Un autre soupir, plus profond, plus douloureux, secoua sa poitrine; puis elle parut se calmer et s'endormir.

Sans faire de bruit, la femme de chambre ouvrit la porte. Le mouvement de ses lèvres annonça:

—Monsieur Benoist.

Estelle regarda sa tante et vit qu'elle pouvait la laisser aux soins de la femme de chambre, qui prit sa place; elle sortit et reçut le jeune homme dans la pièce voisine.

Il l'attendait debout, inquiet; elle le regarda, et il comprit que la planche de salut d'Estelle venait de sombrer. Plus maître qu'elle-même, il lui tendit les deux mains; elle y mit les siennes, sans cesser de le regarder de ses yeux mornes, presque égarés.

—Je n'ai plus rien, disait ce regard, je suis une épave innocente, qui s'en va à la dérive échouer sur un rivage inconnu.... Plus rien, plus rien!...

Tout à coup, il lut dans les yeux noirs on ne sait quoi qui le fit tressaillir de la tête aux pieds. Etait-ce un appel? Il n'osa point à réfléchir: les deux mains qui tenaient celles de la jeune femme l'attirèrent violemment à lui et la jetèrent sur sa poitrine; il les ouvrit, et ses bras se refermèrent sur les épaules d'Estelle avec un geste enveloppant et protecteur. Elle ne résista pas; la tête baissée, elle savourait en elle-même la jouissance grave et profonde de se sentir soutenue. La simplicité du geste lui avait ôté tout ce qui pouvait le faire ressembler à une caresse: c'était l'étreinte droite et digne de la force protégeant la faiblesse.

Il l'avait compris ainsi, car ses bras se desserrèrent aussitôt, et il fit un pas en arrière sans que son mâle visage eût rien perdu de son expression presque austère. Elle le regarda encore, mais cette fois avec une douceur soumise qu'il n'avait jamais vue dans ces yeux-là, et qui avait un charme indicible.

—Elle se meurt, dit Estelle, sans détourner son regard. Elle éprouvait une joie intense, aveuglante, à savoir qu'il l'aimait.

—Vous ne serez pas seule, répondit-il. Je viendrai à quelque moment que vous me l'ordonniez.

—Cela ne se peut pas, répliqua-t-elle, soudain rendue perplexe et prudente par l'intuition de son amour.

Elle rougit en prononçant ces mots et son regard se troublant, elle baissa les yeux.

—Qu'importe! fit-il avec quelque impatience. Vous ne pouvez pas être seule dans un moment pareil.

Elle avait repris son calme; elle avança lentement sa main levée vers le bras du jeune homme où elle la posa.

—Je n'ai pas peur d'être seule; je ne crains pas de voir la mort; mais je craindrais un propos......

Elle n'ajouta point d'épithète; le mot suffisait à ses lèvres de femme bien élevée.

—N'a-t-on pas dit cent fois pire? répliqua Théodore.

—Oui, fit vivement Estelle, mais ce n'était pas vrai!

Elle recula un peu, la tête basse, comme effrayée d'avoir laissé échapper une telle parole.

La bonne éducation clôt les lèvres des [illegible], qui arrête l'expression de tous les sentiments, qui interdit la manifestation de toutes les émotions; liés par cette invisible entrave, ils ne pouvaient se dire rien de ce qui pénétrait leurs âmes, ils se comprenaient pourtant d'une façon aussi sûre que s'ils avaient employé de longs discours, mais c'était à la condition que le mensonge et la coquetterie leur fussent étrangers.

—Mme Montelar est-elle donc tout à fait perdue? dit-il sans trahir la joie qu'il éprouvait à son tour.

—C'est une question d'heures.

—Alors, donnez-moi votre livre d'adresses; je ferai chez moi tout ce qui sera nécessaire. Me permettrez-vous de revenir vous voir?

—Sans doute.... dans la soirée; s'il arrivait malheur avant, je vous ferais prévenir.

—Merci. Le livre d'adresses, n'est-ce pas?

Elle alla au bureau, prit l'objet demandé et le lui donna.

—Il faudrait prévenir M. de Mailly, notre vieux parent, dit-elle.

—Vous lui écrirez; je me charge de tout le reste; ne vous inquiétez simplement de rien.

Elle l'écoutait, avec le sentiment d'un bien-être complet et nouveau; [illegible], pareil aux vins des pays du soleil, coulait dans ses veines au son de cette voix sérieuse qu'elle s'étonnait de trouver si harmonieuse et si tendre.

—Merci, dit-elle, mettant dans ce mot tout ce qu'elle éprouvait de reconnaissance.

—Ne vous laissez pas émouvoir, reprit-il, quoi qu'il arrive.... quoi qu'on puisse faire ou dire.... Vous êtes seule maîtresse ici, vous saurez vous faire respecter!

—Pour cela, je vous en réponds! fit-elle avec un air [illegible]. Pourquoi me regardez-vous comme cela? ajouta-t-elle en voyant une expression de trouble remplacer sur le visage de Théodore la confiance et la tendresse.

—Je ne sais pas, dit-il, en passant la main sur son front; je suis fatigué, sans doute.... Depuis quelque temps, j'ai les yeux malades, je crois.... Ce n'est rien.

—Vraiment? insista-t-elle.

—Vos yeux m'ont fait penser à quelque chose et, au moment même où je m'en apercevais j'ai perdu la notion de ce que j'avais cru voir.... Cela arrive. Pardonnez-moi. Avez-vous confiance en moi, dites?

—Oui, répondit-elle simplement.

—Alors, à ce soir.

Elle rentra dans la chambre de Mme Montelar sous une singulière impression de lumière et de sérénité. La vue de la vieille femme endormie, si près de sa fin, loin de lui inspirer de la frayeur ou du chagrin, ajoutait encore à son calme surprenant: c'était l'arrivée au port d'un être éprouvé, la fin d'un pénible voyage, le repos après la bataille de la vie.

Une heure auparavant, Estelle avait envié sa tante d'être si près de la mort; elle avait presque jalousé la paix mortuaire qui l'attendait: maintenant, elle se sentait des forces nouvelles; la vie valait la peine qu'on luttât, qu'on souffrît.... on pouvait déchirer ses mains aux épines, on pouvait laisser les gouttes de sang vermeil coulant de ses blessures étoiler la poussière de la route; on combattrait pour l'honneur, et pour autre chose encore, qui sans l'honneur n'aurait aucun prix, mais que l'honneur grandissait de toute sa propre hauteur..

(A continuer.)

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Commercial Homestead Association vs. Edward Thompson, Jr.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse d'Orléans, No 27,607—En vertu d'un writ de saisie et vente à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, [illegible] je procéderai à la vente à l'encan, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre la rue Gravier et Commercial Place, dans le Premier District de cette ville, le SAMEDI, 21 décembre 1889, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible]

CHAS. W. BROWN, Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

30 nov—26 27—déc 4 11 18 21

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente de comptes, etc., d'un établissement de Pompes funèbres, consistant en chevaux, corbillards, voitures, cercueils, etc. etc., dans l'affaire de Geo. D. Geddes vs. ses créanciers.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 26,929—En vertu d'un ordre de vente, daté du 19 novembre 1889, à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, sur les lieux ci-après désignés, LUNDI, 2 décembre 1889, à 10 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir: Sur les lieux Nos 218 et 220 rue Erato: Le contenu des [illegible] [illegible]

CHAS. W. BROWN, Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

30 nov—26 29—déc

ANNONCE JUDICIAIRE.

Succession de John Roddy et ses Créanciers.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 13,714—En vertu [illegible] SAMEDI, 28 décembre 1889, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible]

CHAS. W. BROWN, Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

30 nov—déc 2 9 16 23 28

ANNONCE JUDICIAIRE.

Thos. J. Mullahon vs. M. Doll et als.

COUR CIVILE DE DISTRICT pour la paroisse d'Orléans—No 26,316—[illegible] SAMEDI, 7 décembre 1889, à midi, de la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible]

CHAS. W. BROWN, Shérif Civil de la Paroisse d'Orléans.

6 nov—6 11 13 20—27 déc

ANNONCE JUDICIAIRE.

EN VERTU d'un jugement rendu le 8 novembre 1889, dans l'affaire de la succession de John Roddy et ses Créanciers—No 13,714 du docket de l'Hon. Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, je vendrai à l'encan, [illegible] le VENDREDI, 6 décembre 1889, à 10:30 heures A. M., [illegible]

CHAS. W. BROWN, Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

30 nov—29 30—6 déc.

ANNONCES JUDICIAIRES.

PAR LE CONSTABLE.

Jos. H. Wilson vs. la New Orleans Base Ball Park Association.

PREMIERE COUR DE CITE DE LA Nouvelle-Orléans—No. 15,866—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Hon. E. H. Fryes, juge de la Première Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans, je procéderai à la vente à l'encan, VENDREDI, 6 décembre 1889, à midi, à mon comptoir, No 150 rue Lafayette, entre les rues St-Charles et Camp, de la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible] Conditions—Comptant sur les lieux.

M. [illegible]TELLI, Constable de la Première Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans.

30nov—30 30—6déc

Mme Malvina Alston vs. Michel Fonc.

DEUXIEME COUR DE CITE DE LA NOUVELLE-ORLEANS—No 13,993—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Hon. [illegible], juge de la Deuxième Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans, dans l'affaire ci-dessus intitulée et numérotée, je procéderai à la vente à l'encan, à mon comptoir, No 33 rue Royale, entre Conti et St-Louis, dans le Deuxième District de cette ville, SAMEDI, 7 décembre 1889, à 11 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible] Conditions—Comptant sur les lieux.

F. AD. FORTIER, Constable de la Deuxième Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans.

30nov—30—7déc

VENTES A L'ENCAN.

PAR W. I. HODGSON & FILS.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Actions d'Assurance et de la Rosetta Gravel Co.

Succession de J. H. Seixas, décédé.

A l'encan. Pour du comptant.

PAR W. I. HODGSON & FILS, W. I. Hodgson, encanteur—Bureau No 13 rue Carondelet—JEUDI, 5 décembre 1889, à midi, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, entre Gravier et Commercial Place, en vertu d'un ordre de l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, [illegible] [illegible]

30 nov—24 30 déc 5

Southern Insurance Company, de la Nouvelle-Orléans, No 84, rue du Camp.—[illegible] [illegible] LUNDI 2 décembre 1889, [illegible]

17 nov—2 la date.

VENTES A L'ENCAN.

PAR E. CURTIS.

ANNONCE JUDICIAIRE

Succession de Oliver Beirne.

Cour Civile de District, paroisse d'Orléans—Division E.—No 28,140.

PAR E. CURTIS, Encanteur—Bureau 201 rue du Canal—En vertu d'un ordre de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division E, juge Albert Voorhies, daté 15 novembre 1889, je procéderai à la vente le LUNDI, 2 décembre 1889, à 11 heures A. M., sur les lieux avenue Washington, entre Camp et Chestnut, connue comme la

Résidence Burnside,

La propriété ci-après décrite, à savoir:

—UN LOT DE—

Meubles de maison et effets,

Comprenant: Magnifique salon, Lit, Meubles de salle à manger et de vestibule, Draperies, Ornements, Cristaux, Plaqué, Faïence, Literie, Tapis, Etagères à vin, etc.,

Aussi—La plus belle galerie de Peintures dans le Sud, contenant des modèles des artistes illustres.

On peut obtenir des catalogues en s'adressant à l'encanteur.

Le tout étant de qualité supérieure et en parfait ordre, d'après un inventaire enliassé.

Les cartes d'entrée pour examiner les objets vendredi et samedi précédant le jour de la vente peuvent être obtenues de l'encanteur.

Conditions—Comptant.

19nov—10 12 17 18 19 20 21 24 27 30—déc1 2

PAR S. ONORATO.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Le contenu de l'épicerie de détail coin des rues Bienville et Franklin—Bail, ameublement, etc., etc.

Dans l'affaire de la succession de A. H. Wiecock, Cour Civile de District pour la Paroisse d'Orléans.—Division C.—No 26,616.

PAR S. ONORATO, encanteur, Bureau No 16 rue Bourbon—MERCREDI, 4 décembre 1889, à 11 heures A. M., au local coin des rues Bienville et Franklin, en vertu d'un ordre de l'Hon. F. A. Monroe, juge de la dite Cour, en date du 29 novembre 1889, il sera vendu, la propriété ci-après décrite, à savoir: [illegible]

Le fonds sera vendu en détail et en lots à la convenance des acquéreurs à la plus élevée et dernière enchère et au comptant.

30 nov—au 4 déc

PAR BAUMGARDEN & FRIEDRICHS.

Groceries. Groceries.

Succession de August Hesse.

No 26,611—Cour Civile de District.

PAR BAUMGARDEN & FRIEDRICHS—Geo. G. Friedrichs, encanteur—Bureau No 176 rue Commune—LUNDI, 2 décembre 1889, à 10:30 heures A. M., au coin Bienville et Marais, il sera vendu à l'encan, en vertu d'un ordre de l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, en date du 23 novembre 1889, et rendu dans la succession ci-dessus intitulée—

Stock de Groceries, etc., d'après inventaire enregistré.

Conditions—Comptant avant livraison.

29 nov—2 déc.

PAR W. I. HODGSON & FILS.

ANNONCE JUDICIAIRE.

COTTAGE DE VALEUR Dans le Sixième District.

Un joli cottage double Coin des rues Jersey et Bellecastle, Avec deux lots de terre.

Un cottage à double corps de logis Contigu à la propriété ci-dessus, Nos 745 et 747 rue Jersey.

Un cottage simple recouvert en ardoises No 743 rue Jersey,

Adjacent au cottage ci-dessus.

Succession de Mme Susanna Attenhofer, décédée.

A un long crédit. A l'encan.

PAR W. I. HODGSON & FILS—W. I. Hodgson, encanteur—Bureau No 13 rue Carondelet—Le SAMEDI, 7 décembre 1889, à midi, à la Bourse des Encanteurs, Nos 72 et 74 rue St-Charles, près de la rue Gravier, par ordre et conformément à un ordre de l'Hon. Albert Voorhies, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division E, daté le 20 novembre 1889, pour compte de la succession de Susanna Attenhofer, décédée, Numéro 27,[illegible], il sera vendu à l'encan: [illegible]

Actes de vente pardevant E. Commagère, Ecr., notaire, aux frais des acquéreurs.

9 nov—9,16,17 24—déc 1 7

ANNONCE JUDICIAIRE.

Bouilloires, Machines, Pompes, Etc.,

—DANS L'AFFAIRE DE—

H. Lochner, Jr., vs. Ses Créanciers.

VENTE DE SYNDIC,

A l'encan, pour du comptant.

PAR W. I. HODGSON & FILS, W. I. Hodgson, encanteur—Bureau No 13 rue Carondelet—LUNDI, 9 décembre 1889, à 10 1/2 heures A. M., au local No 147 rue South Peters, près de la rue Girod, en vertu de, et conformément à un ordre de l'Hon. F. A. Monroe, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division "C", daté le 20 novembre 1889, Numéro No 28,015 dans l'affaire de H. Lochner, Jr., vs. ses Créanciers, il sera vendu à l'encan—Une bouilloire, machines, pompes et etc., d'après un inventaire enregistré à la dite cour, dont on peut voir une copie au bureau de l'encanteur.

Termes—Comptant avant livraison.

23nov—23 24 30 jusqu'à date.

PAR SPEAR & ESCOFFIER.

Epiceries de choix, Vins, Liqueurs, etc.

PAR SPEAR & ESCOFFIER—Placide J. Spear, encanteur—Bureau No 3 1/2 rue Carondelet—MERCREDI, 4 décembre 1889 à 11 heures A. M., il sera vendu, coin Dauphine et St-Philippe, le contenu du dit local, comprenant 150 lots d'épiceries fraîches choisies, vins, liqueurs, comptoirs et objets trop longs à énumérer. Le tout devant être offert d'abord en bloc avec privilège du bail du dit local. Une copie du bail sera lue au moment de la vente. S'il n'est pas vendu en bloc, il sera vendu en lots au gré des acquéreurs.

Conditions—Comptant. 1er déc—

ETAT DE LA LOUISIANE—Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.—Je certifie que le 7ème jour d'octobre 1889, jugement a été rendu en cette cour dans l'affaire ci-dessous dans les termes et chiffres suivants, à savoir: Interdiction de Angèle Candide Avinne, femme de Michel Hoeffner, No 27,727, Division "D".

Cette affaire a eu lieu aujourd'hui; présent, J. L. Bayne J, pour le demandeur, Félix J. Puig, curateur ad hoc. Après avoir entendu les plaidoyers, les témoignages et les avocats, la cour, considérant le rapport des experts enfin et dans cette affaire, et l'évidence et la loi étant en faveur du demandeur, et pour les raisons ci-dessus données.

Il est ordonné, adjugé et décrété qu'il y ait jugement d'interdiction contre Angèle Candide Avinne la déclarant incapable de prendre soin de sa personne ou d'administrer ses biens; que Michel Hoeffner soit nommé curateur pour administrer ses biens et prendre soin de sa personne avec les formalités prescrites par la loi.

Jugement rendu le 7 octobre 1889.

Jugement signé le 15 octobre 1889.

(Signé) FRED. D. KING,

Juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, Division E, siégeant à la place de l'Hon. N. H. Rightor, juge de la dite Cour, Division D, maintenant absent en congé.

En foi de quoi j'ai apposé ici ma signature et le sceau de la dite cour en la ville de la Nouvelle-Orléans, le dix septième jour d'octobre de l'An de Notre Seigneur Mil-Huit-Cent-Quatre-Vingt Neuf.

HUGUES J. LAVERGNE, Député Greffier.

20 oct—

AMUSEMENTS.

Académie de Musique de Bidwell.

Semaine commençant dimanche, 1er décembre.

L'artiste de talent,

CORA VAN TASSEL,

Secondée par une bonne Compagnie Dramatique, présentera la comédie de Scott[illegible],

THE LITTLE SINNER!

Dimanche, 8 décembre.—M. Frederick Warde, dans sa nouvelle pièce romantique, The Mountebank. 30 nov—

THEATRE ST-CHARLES.

J. M. Gilbert..........Locataire et Directeur

Dimanche, 1er Déc.—Une Semaine.

La charmante petite Comédienne

HETTIE BERNARD-CHASE!

Dans la comédie musicale

THE LITTLE COQUETTE!

Matinées: Mercredi et Samedi.

Dimanche, 8 déc.—Le grand succès du Madison Square Theatre MAY BLOSSOM. 30 nov—

GRAND OPERA HOUSE!

RUE DU CANAL.

—CE SOIR—

Matinées Mercredi et Samedi, Matinée Spéciale Jeudi (Jour d'Action de Grâces).

THOMPSON OPERA COMPANY

Dans une magnifique production du récent succès d'opéra comique

SAID PASHA.

Dimanche, 1er décembre—J. M. Hill's Union Square Theatre Company, avec les accessoires et les costumes appropriés, dans "A Possible Case."

30 nov—

Grand Evénement Musical de Gala

Salle de l'Artillerie Washington

Dimanche et Lundi | 8 ET 9 DEC. | Deux Soirs, 2 Matinées

DIMANCHE, Matinée à 2 P. M.

LUNDI, Matinée à midi.

CHAQUE SOIR, à 8 heures.

Au Profit du Fonds de Construction

—DU—

Bataillon d'Artillerie Washington

GILMORE!

Le célèbre ANNIVERSAIRE —DE LA— Troupe combinée —DU— Jubilé Gilmore, —Comprenant— Son Orchestre renommé; Ses célèbres Solistes; Ses célèbres Chanteurs; Ses Enclumes d'acier; L'Artillerie électrique; Etc.

GRAND

FESTIVAL MUSICAL,

Dirigé en personne par M. P. S. GILMORE, le chef d'orchestre le plus célèbre du monde, et le plus populaire et le plus aimé.

Dans la célébration du 20ème anniversaire du grand

Boston Peace Jubilee

Avec les artistes lyriques suivants:

Mlle DE VERE, Soprano.

Mme STONE-BARTON, Soprano.

Mme JENNIE DICKERSON, Contralto.

M. CAMPANINI, Ténor.

M. E. DUFRENE, Ténor.

M. BOLOGNA, Baryton.

MYRON W. WHITNEY, Basse.

CHAS. E. PRATT, Pianiste.

AVIS SPECIAL.—La vente des billets commencera Lundi (demain) 2 décembre (à 10 heures du matin) au magasin de Grunewald & Cie, 127 rue du Canal.

PRIX—Matinée, 75 cts; Concert du soir, $1; Sièges réservés, 50 cts extra.

Changement de Programme à chaque Concert.

1er déc—17

GRAND CONCERT

—Suivi d'un—

BAL.

—Donné par—

L'ORPHEON FRANÇAIS

A la Salle Grunewald,

—Le mercredi, 18 décembre 1889.—

PRIX DU BILLET, - UN DOLLAR

Pour les invitations de dames s'adresser aux membres de la Société. Déc—1 8 15 17 18

ROBINSONS

Semaine commençant jeudi 28 novembre—Chas F. Blatt, l'attrapeur de boulet de canon phénoménal, attrapant avec ses mains nues un boulet de canon pesant 30 livres, tiré d'un canon chargé. Toutes les autres curiosités relevées. Théâtre au rez de chaussée. Lyceum Novelty Co. Jeudi, 5 décembre, Erminie, la Reine de l'Eau. 28 nov—

PIANOS

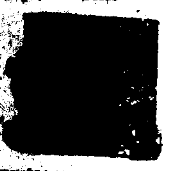
—DE—

PLEYEL

—CHEZ—

Louis Grunewald Co., Limited,

18 rue Baronne et 127 rue du Canal.



Seuls agents pour tous les meilleurs

Pianos Américains.

Steinway, Sohmer, Knabe, Behr, Sheninger, Fischer, Mehling et Pease,

Au plus bas prix, au comptant, ou payables en Versements mensuels très faciles.

MUSIQUE

de tous les principaux éditeurs, ainsi que les dernières publications.

S'adresser au magasin de musique de

LOUIS GRUNEWALD CO., LIMITED, NOUVELLE-ORLEANS.

1er [illegible]

LE FRANCO-LOUISIANAIS,

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI.

Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.

Abonnement: $2 50 par an.

Propriétaire-Editeur: LE CLUB DE LA [illegible] SOCIETE FRANCAISE.

Bureau: 123 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans.

Succession de Lawrence Kenney.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 30,377—Division A.—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées d'avoir à déduire, dans les dix jours qui suivront la présente notification, les raisons qu'ils [illegible] pour lesquelles le compte final présenté par Mme Mary Conneha, veuve de Lawrence Kenney, tutrice et nommée [illegible] de cette succession, ne serait pas approuvé et homologué et les fonds distribués conformément au dit compte, et la raison pour laquelle Mary Conneha, veuve de Lawrence Kenney, ne serait pas également déchargée comme tutrice de ses enfants mineurs, Joseph et Maggie C. Kenney.

Par ordre de la cour.

E. A. LUMINAIS, Greffier.

30nov—30—déc 8

ATTRAIT SANS PRECEDENT!

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES.

L.S.L.

Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature, dans un but de charité et pour aider au développement de l'enseignement public.

La création de la Compagnie a été ratifiée, par un vote populaire énorme, et reconnue par la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre 1879.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semestriellement (Juin et Décembre), et les grands tirages à nombre simple ont lieu tous les autres dix mois de l'année, et sont tous lieu en public, à l'Académie de Musique, à la Nouvelle-Orléans.

Nous certifions, par les présentes, que nous présidons à tous les tirages mensuels et semestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, et que nous dirigeons et contrôlons en personne ces tirages qui, [illegible], la plus grande loyauté et la plus parfaite bonne foi vis-à-vis de toutes les parties. Nous autorisons la Compagnie à se servir, dans ses annonces, de ce certificat, auquel nous joignons le fac-simile de nos signatures.

Commissaires.

TIRAGE SEMESTRIEL,

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE,

NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI, 17 DECEMBRE 1889

GROS LOT:

$600,000

100,000 Billets à $40; Demi-Billet, $20; Quart de Billet, $10; Huitième de Billet, $5; Vingtième de Billet, $2; Quarantième de Billet, $1 00.

LISTE DES LOTS.

1 Lot de	$600,000, soit	$600,000
1 Lot de	200,000	200,000
1 Lot de	100,000	100,000
1 Lot de	50,000	50,000
2 Lots de	20,000	40,000
5 Lots de	10,000	50,000
10 Lots de	5,000	50,000
25 Lots de	2,000	50,000
100 Lots de	800	80,000
200 Lots de	600	120,000
500 Lots de	400	200,000

PRIX D'APPROXIMATION.

100 Lots de	$1,000, soit	$100,000
100 Lots de	800	80,000
100 Lots de	400	40,000

PRIX TERMINAUX.

999 Lots de	$200, soit	$199,800
999 Lots de	200	199,800

3,144 Lots se montant à......$2,159,600

On demande des agents partout.

Pour les prix à payer par les Clubs, ou pour tout renseignement que l'on voudrait avoir, s'adresser au soussigné. Votre écriture devra être distincte et la Signature lisible. On s'assurera un service plus rapide de la Poste en envoyant une enveloppe portant l'adresse en plein.

IMPORTANT.

Remises par Postal Notes, Express Money Orders, ou chèques de New York, dans des lettres ordinaires. Monnaie courante par l'Express.

S'adresser à

M. A. DAUPHIN,

Nouvelle-Orléans, Lne.

Adresser vos lettres enregistrées concernant de l'argent à la

New Orleans National Bank,

New Orleans La.

RAPPELEZ-VOUS que le paiement de tous les lots est GARANTI PAR QUATRE BANQUES NATIONALES DE LA NOUVELLE-ORLEANS et que les billets sont signés par le président d'une institution dont les droits, reconnus, sont chartés, sont reconnus par les tribunaux les plus élevés. Défiez-vous donc de toutes imitations et des plans anonymes.

Rappelez-vous qu'un dollar est le Prix de la plus petite fraction d'un billet émis à chaque tirage. Tout billet offert au-dessous de ce prix est contrefait ou sans valeur.

L'ABEILLE

—DE LA—

Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN,

—AVEC UNE—

ÉDITION HEBDOMADAIRE

PARAISSANT

—LE—

SAMEDI MATIN

Contenant toutes les matières publiées pendant la semaine dans l'édition quotidienne.

L'Edition hebdomadaire, réunissant en un seul numéro toutes les nouvelles de la semaine, compte beaucoup d'abonnés et de lecteurs en Europe.

BUREAUX ET ATELIERS,

No 73 RUE DE CHARTRES

Entre Conti et Bienville.

ABONNEMENTS.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Un mois	25

On s'abonne à la semaine avec les porteurs et les marchands de journaux.

L'ABEILLE,

Fondée le 1er septembre 1827, est le plus ancien journal quotidien de la Louisiane et du Sud-Ouest.

Elle est lue par toute la population franco-louisianaise et est conséquemment, au point de vue des annonces, un excellent organe de publicité.

Elle est reçue non-seulement dans toutes les paroisses créoles de la Louisiane, mais dans les Etats voisins, au Mexique, aux Antilles, en Europe, partout enfin où on lit le français et où on s'intéresse aux affaires de notre pays.

L'ABEILLE publie tous les jours, en outre des matières politiques, littéraires et locales:

Des dépêches télégraphiques complètes de tous les points des Etats-Unis et de l'Etranger.

Un Bulletin maritime,

Une liste des navires en partance dans les ports étrangers et américains pour la Nouvelle-Orléans,

Une liste des navires dans le port de la Nouvelle-Orléans,

Un Bulletin Financier,

Un Bulletin Commercial,

Les heures de départ et d'arrivée des trains de chemins de fer.

Les jours de départ des bateaux à vapeur.

BUREAUX ET ATELIERS:

73......CHARTRES......73